

“Un musée n’est pas qu’un bâtiment”

Art Anton Herbert ouvre sa 2^e expo à Gand et reste très sceptique pour un musée au garage Citroën.

Rencontre **Guy Duplat**

Il y a un an, la “Herbert Foundation”, créée à partir de la collection d’art contemporain d’Anton et Annick Herbert, s’ouvrait au public. Un espace industriel rénové de 2 000 m², sur la “Coupure” le long d’un canal à Gand, pour découvrir, étape par étape, des artistes de cette exigeante, mais mythique collection.

Annick et Anton Herbert sont considérés comme une référence absolue pour les collectionneurs de l’avant-garde. Mais jusqu’alors on ne pouvait que rarement, sur invitation spéciale, voir les 400 œuvres entreposées à Gand dans une ancienne usine désaffectée.

Nous avons rencontré à nouveau le couple pour l’ouverture de leur seconde exposition.

Leur collection débuta en 1973 avec “64 Lead Square” de Carl Andre, des dessins de Sol LeWitt, une “phrase” de Lawrence Wiener, un tissu rayé de Daniel Buren, etc. Anton Herbert juge sa collection “radicale, méditative et non spectaculaire”. Même s’il fait remarquer que ces artistes radicaux étaient aussi “de grands jouisseurs, des Bourguignons”.

Broodthaers

Ils viennent de montrer l’ensemble de leur collection, hors de la fondation, “pour la dernière fois”, au Mumok à Vienne, en dialogue avec les œuvres de ce musée d’art contemporain, attirant 50 000 visiteurs. Une partie de l’exposition portait sur Marcel Broodthaers, l’homme par qui ils eurent la révélation de l’art contemporain en 1968.

Pour Vienne, ils ont pris comme affiche de l’expo, une œuvre de Broodthaers de 1971, “Musée d’art moderne à vendre pour cause de faillite”. “Car, explique Anton Herbert, la question du musée telle que la posait Broodthaers reste actuelle. A Bruxelles, Michel Draguet, directeur du musée des Beaux-Arts, cache depuis trois ans notre patrimoine moderne et contemporain pour le remplacer par un musée appelé Fin de siècle. Broodthaers en aurait fait ses choux gras. A Vienne, cela a choqué. Aujourd’hui, on essaie de sauver la face et on parle d’un nouveau musée au Vanderborght (inadéquat) ou au magasin Citroën (NdLR: inscrit dans la déclaration gouvernementale bruxelloise). Mais l’essentiel n’est pas là, il faut trouver une équipe, un homme qui porte un projet, un second Paul Dujardin qui ne ferait que ça. Les politiciens rêvent à un nouveau Guggenheim mais ce n’est pas cela un musée, c’est un programme, des expos, des archives. Les succès du Mumok, du Ludwig à Cologne, du Wiels à Bruxelles tiennent aux hommes qui les mènent

et qui croient que l’art contemporain enrichit l’époque où on vit. La mentalité belge actuelle n’y est pas très favorable. Nous sommes trop entiers et nous avons choisi la voie la plus difficile: faire notre Fondation et l’ouvrir au public.”

1968-1989

Anton et Anick Herbert se sont mis à collectionner les œuvres dans l’esprit de 68, de remise en cause radicale de l’art et de ses fondements. Pour eux, cette époque révolutionnaire et utopique se termina en 1989 avec la chute du mur de Berlin. “Après, il n’existe plus de discours intellectuel sur l’art, mais juste une récupération par les galeries, une marchandisation dans laquelle on n’entre qu’avec des moyens importants. La Foire de Bâle est un salon de la jet-set. Mais il y a un autre public qui nous intéresse: les jeunes, les universitaires, une génération qui veut se documenter, comprendre les questions de l’art et leurs liens avec la société.”

Les deux expositions qui s’ouvrent à la Herbert Foundation, dévoilant un peu de la collection, sont dans cet esprit de rigueur qui anime la collection et de miroir qu’elle donne de toute une époque de l’art contemporain. Ce qui se donne à voir est autant le principe même du collectionneur, son aventure esthétique et intellectuelle que les œuvres elles-mêmes.

On peut faire la visite avec un guide-expert et en groupe (en français aussi), ou venir le samedi librement et interroger à sa guise les médiateurs dans les salles.

Le rez-de-chaussée expose “Genuine Conceptualism”, qui est une plongée grâce au travail de l’Anglaise Lynda Morris, dans les archives (lettres, catalogues, affiches, etc.) des grands artistes des années 60 et 70 avec des œuvres aussi, de

Broodthaers, Carl André, Sol LeWitt, Gilbert and George, etc. Pour les Herbert, les documents autour des œuvres sont aussi importants que les œuvres elles-mêmes et les éclairants.

A l’étage, l’expo “Use me” est radicalement différente et s’intéresse à la génération des années 90 avec des artistes parlant de la perte des utopies, de l’esthétique de l’échec: Franz West, Mike Kelley, Martin Kippenberger. Les Herbert voient chez eux une continuation sous d’autres formes de l’engagement pris par la collection dans les années 1970. Pour cette expo, ils ont eu des œuvres d’autres collectionneurs (Vanhaerens, Vanmoerkerke, Smak, Wim Delvoye). On y trouve le film tonitruant et trash de McCarthy, “The Painter”, un but de foot en vitraux de Delvoye, un homme d’affaires en diable par Katharina Fritsch, des Franz West, la piscine de verre de Bustamante...

→ Herbert Foundation, jusqu’au 8 novembre, visites guidées les jeudi et vendredi, visite libre le samedi. Inscriptions sur www.herbertfoundation.org

“Après 1989, il n’existe plus de discours intellectuel sur l’art, mais juste une récupération par les galeries.”